

veut bien prendre mon parti et donner de sages conseils ! Par les cornes du diable, il n'en donnera pas longtemps ! Mais, d'abord, je veux leur montrer que Goudelin, tout... mystifié qu'il est, n'est pas un imbécile. Les ruses de guerre, ça me connaît, nom d'une bombe !

Après avoir remis la lettre dans l'enveloppe qu'il referma avec de la gomme, il la déposa dans la boîte où, d'ordinaire, le facteur laissait le courrier. Puis il reprit sa ronde, le poil hérissé, les yeux injectés de sang, vieilli de plusieurs années, mais aussi terrible à voir qu'aux jours, déjà lointains, où il faisait, avec son sabre, des abatis de chair humaine, ne s'arrêtant que pour essuyer aux crins de son cheval sa main où le sang rendait la poignée glissante.

Vers neuf heures du soir, le colonel vit une forme féminine se glisser vers la grille de sortie. Il bondit, saisit un bras, y enfonça les ongles. La femme fit entendre un faible cri.

— Tais-toi, ou je t'étrangle, fit Goudelin à travers ses dents serrées. Où vas-tu ?

Il avait reconnu la servante de la maison.

— Monsieur, répondit tant bien que mal la fille, qui était dévouée à sa maîtresse, j'ai ma mère qui est malade...

— Tu mens. Tu as une lettre.

— Non, Monsieur, gémit la malheureuse dont le bras saignait sous la griffe qui s'y était crispée. Je n'ai pas de lettre.

— Ecoute, râla Goudelin, je vais te fouiller, et si je trouve ce que je cherche, je crois bien que je te tuerai.

La pauvre Normande s'évanouit, et ce fut une masse inanimée que le colonel parcourut de ses mains tremblantes de rage. Il cherchait une lettre ; il en trouva deux, et se sauva chez lui pour les lire, laissant la servante couchée en travers de l'allée. L'une des missives, adressée au comte, était ainsi conçue :

« Monsieur, je suis au comble de la honte et ne pourrai plus vous regarder en face. Remettez, s'il vous plaît, ce que vous avez trouvé à la personne qui se présentera chez vous de ma part et qui en est l'auteur. J'ai toute confiance en votre discrétion, à laquelle le hasard me livre, et je vous prie... etc.

“ MARGUERITE GOUDELIN.”

Le second billet contenait ces lignes :

« C'est M. de Seineport qui l'a trouvée. Jugez de ma confusion ! Allez la lui réclamer de ma part. Comme je regrette de vous avoir écouté ! Enfin ! elle est retrouvée ; c'est l'essentiel.

“ M. G.”

Sur l'adresse, il y avait écrit :

« Monsieur Alexandre, rue des Hautes-Treilles, Rocheville. »

Le colonel savait tout ce qu'il voulait savoir. Il décrocha de sa cheminée une paire de pistolets gros comme des caronades, se précipita hors de la maison, franchit, sans le regarder, le corps toujours étendu à la même place, et, cinq minutes après, il était à la porte de la sous-préfecture.

Seineport lisait dans son cabinet, lorsqu'on lui annonça le colonel.

Que pouvait bien vouloir de lui, à dix heures du soir, un monsieur qu'il n'avait pas vu trois fois dans sa vie ?

— Faites entrer, dit-il en se rajustant et en se frottant les yeux ; car il commençait à s'endormir, n'ayant guère fermé l'œil la nuit précédente.

— Monsieur, commença le colonel entrant comme une bombe, sans saluer, ma femme a perdu une lettre chez vous, hier soir. Veuillez me la rendre.

Le comte de Seineport était le plus aimable des hommes, en temps ordinaire ; mais il avait à ses heures, la tête près du bonnet et n'était point de ceux qui endurent une impolitesse, surtout au moment de la digestion.

— Monsieur, répondit-il du même ton, Mme Goudelin n'a perdu aucune lettre que je sache. Mais en ételle perdu vingt-cinq, vous ne supposez pas, j'imagine, que je les rendrais à un autre qu'à elle-même.

— Alors, dit le colonel en sortant son artillerie de ses immenses poches, nous allons nous battre ici, tout de suite.

Le sous-préfet regarda avec étonnement, mais sans frayeur, le fou furieux qu'il avait devant lui.

— Vous avez perdu la tête, répondit-il. Si vous voulez vous battre, envoyez-moi des témoins et attendons qu'on y voit jour. Quant à présent, frites-moi le plaisir de me laisser tranquille.

— Vous êtes un formaliste, ricana Goudelin. C'est votre droit. Demain, au jour, vous aurez de mes nouvelles. A l'heure du pansage, j'entends que tout soit fini. En attendant, je vais tuer Alexandre.

Et il s'élança hors de la pièce, laissant Seineport complètement abasourdi.

Quelques instants plus tard, un vieux bonhomme, occupé à éteindre les becs de gaz dans la rue des Hautes-Treilles, fut presque renversé par un colosse qui le secouait par le collet, en lui criant dans l'oreille :

— Où demeure Alexandre ?

Le pauvre diable, croyant qu'il était entre les mains d'un échappé de l'asile des aliénés, jeta sa perche et voulut s'enfuir.

Mais la griffe qui le retenait ne lâcha point prise, et la même voix rauque demanda encore :

— Alexandre ? où est-il ? vite !

— Grand Dieu ! c'est vous, monsieur Goudelin. Mais tout le monde le connaît, Alexandre. Tenez, voilà sa boutique.

En effet, à la lueur de la dernière lanterne à gaz, on lisait, au-dessus d'une devanture fermée, cette inscription :

ALEXANDRE COIFFEUR

— O honte ! rugit Goudelin, un coiffeur ! Ah ! canaille ! ta dernière heure est venue !

Déjà, de ses poings et de ses pieds, le colonel ébranlait la devanture, heureusement solide. A l'étage supérieur, à travers les persiennes fermées, une voix féminine se fit entendre :

— Qu'est-ce qu'il y a, que veut-on ? Avez-vous bien-tôt fini de faire un bruit pareil ?

— Je veux tuer Alexandre ! cria l'assaillant. Qu'il descende, s'il n'est pas le dernier des lâches ! Je lui